



**HAL**  
open science

## Compte rendu de: Alexandra Morenval, Le Tout et l'Infini dans le De Rerum natura de Lucrèce

Julie Giovacchini

### ► To cite this version:

Julie Giovacchini. Compte rendu de: Alexandra Morenval, Le Tout et l'Infini dans le De Rerum natura de Lucrèce. *Latomus: revue d'études latines*, 2019. hal-02315265

**HAL Id: hal-02315265**

**<https://hal.science/hal-02315265>**

Submitted on 14 Oct 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alexandra Morenval, *Le Tout et l'Infini dans le De Rerum natura de Lucrèce*. Amsterdam, Bordeaux, Adolf M. Hakkert, (Lexis Ancient Philosophy, 12), 2017, 24 × 16 cm, 460 p., 80 €, ISBN 978-90-256-1323-5

Julie Giovacchini - Centre Jean Pépin UMR8230 - CNRS - ENS - PSL

Le livre d'Alexandra Morenval est une publication quasi à l'identique de la thèse qu'elle a soutenue le 7 mai 2015 à l'université de Grenoble-Alpes (consultable en ligne sur l'archive TEL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01404473/document>) . La différence la plus significative entre les deux documents, imprimé et numérique, consiste en un déplacement du chapitre de la deuxième partie consacré à la méthode épicurienne décrite au début de la *Lettre à Hérodote*, II, 4 dans la thèse et II, 5 dans le livre. Mais si l'on excepte ce changement de structure et quelques détails dans la rédaction de certaines transitions, les deux documents demeurent extrêmement proches sur le fond comme sur la forme. Le livre lui-même appartient à la collection *Lexis Ancient Philosophy* des éditions Adolf H. Hackert ; cette collection qui existe depuis la fin des années 90 fait paraître fort peu de monographies et privilégie habituellement les ouvrages collectifs. La démarche éditoriale qui préside à toute publication au sein de cette collection est sérieuse et transparente (les experts ayant évalué le manuscrit sont cités p. 4). La thèse d'A. Morenval a donc été reconnue par ces experts comme méritant une publication rapide.

On pourra se demander quel est l'intérêt de redoubler un document déposé et accessible à tous (ce qui est extrêmement louable et à encourager) d'une version imprimée qui s'en écarte si peu. Une thèse qui n'est pas profondément remaniée entre son archivage et sa publication sous forme de livre n'apporte pas grand-chose sur le plan de la diffusion scientifique. De plus, une thèse n'est pas un livre : le découpage analytique de la table des matières, le style général, la présentation des résultats, l'insertion dans un état de l'art, tout ce qui compte dans l'examen d'une thèse et détermine sa solidité n'a pas nécessairement la même raison d'être dans un ouvrage qui prétend par sa publication marquer un jalon dans la discipline dans laquelle il s'inscrit – et non uniquement sanctionner le sérieux d'une démarche scientifique autonome. Mais ce sont là des réserves personnelles et générales qui ne préjugent pas de la qualité du livre d'A. Morenval.

Une thèse dans la thèse s'exprime dès les premières pages de l'introduction : le tout et l'infini seraient deux notions philosophiques inextricablement liées et la prise en compte de la dialectique qui les articule l'une à l'autre engendrerait une typologie historique des doctrines et des thèses (p. 14-15) entre partisans de l'infini, partisans de la totalité, et partisans d'une réconciliation du tout et de l'infini. L'influence de la somme de C. Godin (*La Totalité*, Seyssel, 1997-2001) est ici manifeste et assumée.

Cette entrée en matière extrêmement dogmatique peut créer une forme de gêne diffuse et persistante tout au long de l'ouvrage, dans la mesure où cette intrication de la totalité et de l'infini n'est jamais questionnée et où la figure de C. Godin (et de quelques autres dont E. Levinas), convoquée régulièrement comme argument d'autorité, laisse peu d'espace à une discussion même légère de ce postulat pourtant non évident et extrêmement lourd de conséquences quant à la tonalité générale de la lecture de Lucrèce qui nous est proposée. Il s'agit en effet, comme expliqué p. 17, de tester une hypothèse permettant de ranger Lucrèce dans la troisième catégorie de la typologie dessinée par A. Morenval, celle qui réconcilie le tout et l'infini – et par là de « plaider la cause de l'épicurisme au sein de la communauté scientifique ». En d'autres termes, A. Morenval nous propose ce qui peut

apparaître comme une problématique pétition de principe : elle construit une difficulté philosophique qu'elle nous présente comme donnée et évidente (ce qu'elle n'est pas) en s'appuyant sur un certain nombre de figures prestigieuses ; elle qualifie elle-même la question de complexe en prenant comme argument le fait qu'elle n'a pas été traitée autant qu'elle le mériterait ; elle infère de sa supposée présence chez Lucrèce un mérite pour l'épicurisme, ce mérite justifiant une revalorisation de l'épicurisme comme doctrine. Il s'agit probablement là d'une maladresse non dans la pensée de l'auteure mais dans son écriture. On reconnaît là le style défensif et dogmatique de la thèse, adapté pour la présentation d'un résultat, non pour une publication postérieure qui peut dérouler sa démonstration avec un peu plus de recul et de mesure.

Car il y a par ailleurs de nombreuses intuitions très justes dans cette problématisation liminaire. Notamment le fait que l'infini épicurien va exercer une influence décisive par l'intermédiaire de sa transmission lucrétienne, alors même qu'il n'est pas absolument établi que Lucrèce soit sur cette question totalement fidèle à l'épicurisme historique (mais pourquoi dire de P. Gassendi qu'il a « étudié » Épicure sans mentionner surtout qu'il en est l'éditeur ? Ce qui aurait donné par exemple un argument de poids à l'argumentation de la p. 67, dans la mesure où l'ajout signalé par rapport aux manuscrits est fort probablement le fait de Gassendi). Cet aspect est très important et on apprécie qu'il soit pris en compte avec sérieux, et que la question de l'orthodoxie lucrétienne soit envisagée sous un angle qui ne soit pas uniquement historique, rhétorique ou culturel, mais également philosophique. Mais notre attente, assez forte sur ce point, est un peu déçue par le traitement réel, quasiment uniquement lexical, qui en est fait. Ainsi p. 63, les analyses de D. Sedley sur la structure même du *De rerum natura* sont très rapidement évoquées – et la Quellenforschung un peu simplifiée par A. Morenval, puisque le *Peri Phuseos* n'est pas le seul candidat possible comme modèle pour Lucrèce : quid du Grand Abrégé de Physique ? Très peu de choses également sur la tradition manuscrite de Lucrèce, mauvaise, et qui explique un état actuel du texte sans doute un peu éloigné de la composition initiale (pour ne rien dire de celle des fragments d'Épicure et de Diogène Laërce qui n'est pas évoquée). Autre remarque méthodologique : les manuscrits sont bien mentionnés (par ex. p. 103) mais aucun *conspectus siglorum*, nulle part de précision bibliographique sur le fait qu'ils aient ou non été consultés de première main. Ce n'est pas un reproche (peu d'historiens de la philosophie prennent cette peine et pour un texte de longue tradition comme celui d'Épicure cela se justifie) mais cela signifie que cette étude lexicale est faite d'après les choix opérés par les éditeurs successifs, sans qu'A. Morenval ait elle-même construit ses propres lectures ou son lexique de façon critique. On ne trouve à aucun moment son avis global sur le texte d'Ernout ou celui de Bailey ou Giussani, et finalement on ne sait pas vraiment sur quel texte elle travaille, car aucune hiérarchisation critique n'est établie entre les éditions. A minima, on attendrait une mention en note des éditions de référence choisies pour chaque texte.

Cette approche lexicale est également limitée par le fait que le corpus textuel épicurien est réduit à Épicure et Lucrèce. Il aurait été judicieux de confronter le grec d'Épicure au grec de Philodème, voire, de Démétrius Lacon et de Polyène, avant de le comparer terme à terme au latin de Lucrèce. En effet cette réduction du corpus donne de façon indirecte des aliments au postulat de l'orthodoxie de Lucrèce, alors même qu'A. Morenval souhaite profondément le questionner. Il aurait été intéressant d'étendre en ce sens l'horizon des possibles et de montrer que la *translatio* lucrétienne, non seulement se confronte aux autres expériences de traduction philosophique contemporaines de Cicéron et Sénèque, mais aussi prend appui sur un corpus lui-même lexicalement flou. Pour le dire

autrement, le grec d'Épicure n'est pas tout le grec épicurien – et il n'est pas du tout impossible que Lucrèce ait été en contact avec cette autre langue de l'épicurisme. Une recherche TLG très rapide montre plusieurs occurrences de τὸ πᾶν chez Philodème, dans un contexte non systématiquement métaphysique. A. Morenval aurait de même pu tester son hypothèse d'une transformation lucrétienne du vocabulaire épicurien par sa confrontation avec un état beaucoup plus tardif de la langue épicurienne chez Diogène d'Oeonanda.

Cette lacune est le signe d'un problème méthodologique plus profond. A. Morenval ne prend à aucun moment de recul critique (au sens humaniste du terme) sur son corpus. Elle ne le délimite pas, elle ne le présente pas, elle ne le questionne pas. On ne peut pas savoir quels sont les textes mobilisés sur la totalité du livre – aucun index des sources ni des lieux par exemple, typiquement le genre de chose qu'une révision profonde du manuscrit avant publication aurait permise. Le lecteur n'a à sa disposition qu'un lexique des auteurs modernes – dont la particularité est de renvoyer indifféremment à l'occurrence du nom dans le texte et dans la bibliographie finale, ce qui n'est que de peu d'intérêt.

Ce problème vient peut-être d'une trop grande soumission à des références bibliographiques et des autorités soit strictement philosophiques (donc sans recul critique sur les textes) soit trop anciennes (donc s'appuyant sur un état dépassé du corpus) : Scivoletto écrit forcément à partir d'un état incomplet du corpus épicurien, il s'est passé beaucoup de choses depuis 1989. Ne serait-ce que les travaux éditoriaux de Tiziano Dorandi sur Diogène Laërce, ou de Flores ou Kleve sur Lucrèce, ne serait-ce que pour prendre position sur le texte lui-même et non uniquement sur son contenu.

La partie la plus intéressante de ce travail est finalement à nos yeux celle qui s'éloigne le plus de la base lexicale, trop incomplète, et qui s'intéresse proprement à la rhétorique lucrétienne dans sa dimension poétique ; à savoir la troisième partie. La synthèse effectuée par A. Morenval donne un tableau assez complet des multiples couches d'intertextualité poétique et mythologique présentes dans le *De rerum natura*. Si les résultats ne sont pas à proprement parler très nouveaux, ils sont présentés de façon rigoureuse, précise, remarquablement articulée et construite. Ainsi p. 362-378 l'analyse fouillée de la dimension proprement picturale des descriptions lucrésiennes de la nature est tout à fait plaisante et d'une grande richesse. L'intérêt de cette troisième partie vient de ce qu'on y sent A. Morenval moins tenue par les figures d'autorité prestigieuses sur lesquelles elle appuie son propos dans les parties précédentes (Godin, Delattre, Bailey ou Sedley) ; sa liberté retrouvée rend son texte plus incisif et plus pertinent. C'est aussi la partie dans laquelle sa thèse d'une reprise et modification lucrétienne de l'infini épicurien se vérifie le mieux. En effet, les résultats de l'analyse dans les deux parties précédentes sont somme toute assez maigres, puisque l'originalité lucrétienne se résume à 1) une assez nébuleuse réconciliation dialectique de l'infini et du tout, présentée dans le tableau synoptique de la p. 230 qui aboutit à l'hypothèse que Lucrèce ne fait que magnifier et étendre la doctrine épicurienne de l'infini sans la modifier véritablement dans son contenu ; 2) une originalité didactique de Lucrèce, au sens où cette dialectique poétique du tout et de l'infini reproduirait la mécanique même de la pensée philosophique par laquelle la doctrine est absorbée, comprise et mémorisée, en s'écartant de la forme pédagogique de l'abrégé général synthétique privilégiée par Épicure (cf. p. 286-288). On notera au passage une tendance à abuser du concept de binarité dont on ne sait pas toujours s'il recouvre la simple division ou partition en deux (p. 75-76 il semble que cela soit le cas), ou bien les cycles binaires de type flux/reflux (p. 106-107) ; grande est

notre perplexité devant l'expression mystérieuse de la p. 159 : « Lucrèce pose déjà grâce à l'adverbe item la binarité et la dualité [sic] de l'Infini ». La troisième partie démontre qu'en réalité c'est bien dans la dimension poétique que Lucrèce déploie une véritable originalité, puisqu'A. Morenval elle-même souligne à quel point la forme poétique est comme l'aboutissement naturel et nécessaire des ambitions didactiques décelées dans la partie précédente.

Le livre d'A. Morenval reflète le travail considérable de lecture fine et attentive de Lucrèce effectué pour sa thèse ; il dénote une vraie familiarité avec les textes épicuriens canoniques et la volonté de revivifier leur contenu philosophique. Les déceptions méthodologiques que nous avons exprimées ci-dessus ne doivent pas dissuader la lecture d'un ouvrage qui demeure tout à fait intéressant et de lecture agréable, malgré la grande complexité des notions abordées.